

— Parce que messire Robert m'a confié la garde du château, répondit-il.

— Ah ! fit Bertrand. Et après un silence : Savez-vous, demanda-t-il, quand nos gens reviendront de Rennes ?

— Mais pas avant cinq ou six jours, répondit Jacques, puisque le tournoi ne doit pas avoir lieu avant.

— Cinq ou six jours ? répéta Bertrand, mais alors pourquoi se rendre si tôt à la ville ?...

— Parce que, interrompit l'écuyer, il doit y avoir ces jours-ci de grandes fêtes au palais de monseigneur le duc ; et puis, quand on veut y comparaître noblement, on a de grands préparatifs à faire pour un tournoi comme celui-là, auquel doivent assister quatre rois avec leurs reines, plus de vingt ducs ou comtes souverains, et la fleur de la chevalerie... ! Ah ! ça sera beau, en vérité.

Pendant dix minutes on n'entendit dans l'écurie d'autre bruit que celui que faisait le vieux coursier broyant sa paille.

— Jacques ! dit tout à coup Duguesclin.

— Monseigneur ! répondit Jacques.

— Je voudrais bien voir ce tournoi...

— Et moi aussi, Monseigneur, fût-ce mêlé aux manants et à la ribaudaille au lieu d'être, comme autrefois, au milieu des chevaliers !... Mais... Il eut un nouveau soupir et se tut. Ses pensées devenant plus graves, plus tristes ou plus profondes, il substitua son front à son menton sur ses genoux, et il en résulta que Bertrand, qui songeait en le regardant, avait l'air de méditer devant trois boules posées sur deux quilles, car ses genoux étaient gros comme sa tête, ou sa tête pas plus grosse que ses genoux.

Après un moment de silence assez long, Jacques releva le front, et dit, les yeux étincelants d'intelligence (nous avons failli écrire, de malice) :— Monseigneur, tiendriez-vous beaucoup à voir la joute ?

— Oh ! fit Duguesclin, du fond de l'âme.

— Et... ne seriez-vous pas intimidé, s'il s'agissait de rompre une lance contre un vrai chevalier ?... pas contre un écuyer comme moi... contre un preux véritable, comme messire Robert, par exemple ?